

Du côté des Mouchottiens

Le Monde du 27 octobre 1994

TOUT le monde a habité, habite ou habitera rue du Commandant-René-Mouchotte. C'est une certitude que partagent la quasi-totalité des locataires de l'immense barre de verre et d'aluminium qui borde le côté pair de cette rue percée en 1966, le long de la nouvelle gare Montparnasse à Paris, et qui porte le nom d'un aviateur de la France libre, abattu en mission en 1943 à l'âge de vingt-neuf ans. Et ce n'est pas totalement absurde. Il suffit de dire que l'on habite rue Mouchotte pour qu'on vous réponde : "Je connais, j'ai un ami, un médecin, un psy, qui habite là." Ou qui y habitait. Le commandant Mouchotte a eu de la chance dans son malheur héroïque, avec cette barre qu'on appelle parfois "la caserne" et l'Hôtel Méridien qui lui fait face, côté impair, avec ses 914 chambres et 35 appartements. Il y a des milliers de gens qui prononcent son nom ou l'écrivent sur une enveloppe, ou l'épellent au téléphone. Une gloire posthume garantie de longue durée.

Et ambiguë. Les mêmes gens qui ont un ami à Mouchotte ajoutent assez souvent : "Et comment tu peux vivre dans ce grand truc moche ?" Le Mouchottien, cœur fidèle, répond d'abord que ce n'est pas moche – même si, au tréfonds de son in petto, il pense que si, bien sûr – et ensuite qu'on y vit très bien, justement. Et c'est un mystère qui dure depuis bientôt trente ans. Quand au milieu des années 60, on décida, dans un grand geste d'urbanisme radical, de raser l'ancienne gare Montparnasse, de la reculer d'un demi-kilomètre pour planter à la place la tour et le centre commercial, de reconstruire une nouvelle gare, l'actuelle, une des plus grandes d'Europe, un groupe d'architectes, composé de Jean Dubuisson, Eugène Beaudouin, Raymond Lopez, Louis de Marien et Louis Arrêtche, se mit au travail et, dans le plus pur style parallélépipédique, posa autour de la gare trois énormes barres : celle, face à la tour Montparnasse, par laquelle on entre dans la gare, celle du boulevard de Vaugirard, abritant alors le siège d'Air France, et celle de la rue Mouchotte, entièrement réservée à l'habitation (à l'exception des bureaux de La Poste).

C'EST un geste brutal. De la rue, on observe une muraille de verre, qui ressemble à un écorché, une maison de poupée géante. Le verre court du sol au plafond et l'on peut voir dans les chambres ou les salles à manger en toute indiscretion, dans plus de six cents appartements. C'est souvent cela que les passants jugent "moche", ce côté voyeur, tripes à l'air, du bâtiment, qui fait désordre et débraillé. C'est, pour d'autres regards, une grande planche d'anatomie verticale qui permet d'apprécier la variété des solutions imaginées par chacun pour aménager des modules identiques dans leur style, du studio au cinq pièces. Il y en a qui font dans le classique, rideaux à embrasses, meubles cirés, d'autres dans le moderne, halogène et bois finlandais, d'autres qui se masquent derrière des haies de ficus ou des autocollants. A la tombée du jour, quand les lumières s'allument, la leçon est encore plus démonstrative. Il est vrai que les Mouchottiens n'ont pas de vis-à-vis, côté rue. Côté gare, ils n'en ont qu'aux heures de bureau, quand est occupée l'horrible barre parallèle à la leur et qu'ils rêvent de voir s'effondrer pour jouir pleinement de la vue sur la tour Eiffel.

Les entrées de la caserne ne sont pas très riantes, on s'y perd dans les niveaux, on rencontre de pauvres gens qui errent longtemps pour trouver leur parking, les étrangers ne comprennent pas que la cave soit au-dessus de la rue, les locataires indigènes ne comprennent pas que les ascenseurs soient si souvent en panne. Et pourtant, dès sa naissance, l'immeuble fut considéré dans le milieu des architectes comme un exemple intelligent de bonne qualité. Il y a des choses qu'on ne ferait plus aujourd'hui, peut-être : arrêter la construction à dix-sept étages pour ne pas avoir à installer une réserve d'eau sur le toit et des becs d'arrosage automatique dans les couloirs ; permettre en revanche sur dix-sept étages l'usage du gaz de ville ; autoriser des vide-ordures sur le palier, autoroutes des odeurs et des cafards. Mais les vrais Mouchottiens passent sur ces détails. Certains, qui pourraient avoir de luxueux appartements de fonction ailleurs, n'ont jamais voulu quitter la caserne, à cause des amis. Un ancien journaliste, bien que locataire comme tous les autres, n'a pas hésité à casser les cloisons intérieures pour restructurer son appartement, avec marbre, pour snober ses collègues, voisins dans l'immeuble.

CAR une des caractéristiques de la caserne Mouchotte est d'avoir su concentrer dès le départ une quantité anormale de journalistes, d'énarques, de psychanalystes, de médecins, ce qui, en 1968, créa une ambiance générale dont les anciens se souviennent comme d'une ère magique de convivialité villageoise. On vivait portes ouvertes, table ouverte. Et ça, dans Paris, il fallait oser l'inventer. L'ancien Mouchotte de 68, des grandes fêtes bien arrosées sur la terrasse Modigliani, n'est plus. Le poison du cocooning s'est répandu. Les voies sont masquées désormais par une dalle, des tennis, un jardin moderne, plein de fontaines et de petites fabriques amusantes. Au bout de la rue Mouchotte, la place de Catalogne, néoclassique, tempérée de sa dalle en pente grise très élégante, est un peu froide. Mais les Mouchottiens ne peuvent pas bouger d'ici, quand bien même ils le voudraient. Parce que tous les adorables bambins qu'ils ont engendrés depuis 68, ont grandi ensemble, ont leurs amis dans la caserne, et n'entendent pas s'en aller de sitôt.

Michel Braudeau/Le Monde